

XYZ. La revue de la nouvelle



Le rosier

«The Rose Bush», tirée de *The Invulnerable Ovoid Aura and Other Stories*, London (Ontario), Third Eye, 1992. Traduction d'André Carpentier.

Michael Bullock

Number 36, Winter 1993

Poste restante

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3923ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bullock, M. (1993). Le rosier / «The Rose Bush», tirée de *The Invulnerable Ovoid Aura and Other Stories*, London (Ontario), Third Eye, 1992. Traduction d'André Carpentier. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (36), 83–87.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Cette invitation recèle une ambition jusqu'ici restée inavouée, mais qui a accompagné dans tous ses aspects l'entreprise de mettre en français ce texte foisonnant écrit dans la langue du poète et nouvellier Michael Bullock: arroser l'arroseur, traduire le traducteur — d'un, bientôt de deux de mes livres. Juste retour de l'ascenseur? Sans doute, mais par ailleurs beaucoup plus que ça: l'aveu d'un attrait marqué pour une closerie d'écriture. Je n'ai jamais été mis en présence de Michael Bullock, mais de ses jardins, oui.

LE ROSIER*

MICHAEL BULLOCK

Rien de plus précieux que la rose inutile.
Tristan Klingsor

Un jeune homme déambule dans un sentier le long d'un canal en désuétude. Le canal, parsemé de joncs mais qui laisse ici et là à découvert des mares d'eau stagnante, s'étale à sa gauche. Sur sa droite, un prunier sauvage dresse ses épines. Des libellules volettent çà et là près de l'eau, surtout près de la surface des mares dormantes. Au-dessus d'une haie, un corbeau vole d'un aubépinier à l'autre, comme s'il accompagnait le promeneur. En vol ou au repos sur la branche d'un arbre, il décoche des croassements que l'homme reçoit comme autant de séduisantes menaces.

Les seuls autres signes de vie, ce sont des bruits de mastication provenant d'un champ derrière la haie. L'homme imagine que ces bruissements doivent provenir d'un troupeau de vaches, mais l'épaisseur inextricable de la haie l'empêche de voir à travers, du moins jusqu'à ce qu'il parvienne à un échalier. Là, il se penche entre les barreaux et aperçoit des vaches broutant l'herbe d'un pré.

* «The Rose Bush», tirée de *The Invulnerable Ovoid Aura and Other Stories*, London (Ontario), Third Eye, 1992. Traduction d'André Carpentier.

Le promeneur est alors observé à son tour, comme par de grands yeux de femmes voluptueux mais méfiants. L'ambiguïté de leur expression le décourage d'escalader l'échalier pour passer dans le pré.

Comme le marcheur continue sa déambulation, il constate que de temps en temps le corbeau descend en piqué de son perchoir et attrape une libellule en voltigeant au-dessus du canal. Cela le rassure, bien qu'il en soit venu à considérer amicalement les libellules. En même temps, il ne peut s'empêcher de suspecter l'oiseau d'être son ennemi, ou à tout le moins de constituer la source d'un danger qui menace de le mettre dans une situation périlleuse. Il craint d'être piégé. Sans doute la voix rauque et plutôt sinistre du corbeau y est-elle pour quelque chose. Peut-être, aussi, l'impression est-elle amplifiée par l'évocation des atmosphères surnaturelles d'Edgar Allan Poe, auxquels le corbeau renvoie et que le promeneur ne peut se chasser de l'esprit. Ce qui le fascine chez les libellules, ce sont les bleus et les verts chatoyants de leur corps et la délicatesse de leur vol ramé ou plané. Par ailleurs, l'oiseau sème chez lui la peur, non seulement par son cri menaçant, mais aussi par son ramage noir et par le fait que, pour une raison insaisissable, il semble épier le marcheur de son œil sombre.

Durant qu'il progresse dans ce sentier plutôt étroit, quand même pas trop découragé par ces pensées inquiètes, le promeneur tente d'évaluer la distance à parcourir et l'objet de cette randonnée. Il a l'impression que le parcours sera long et sa durée interminable. Le point d'arrivée lui reste totalement inconnu, même s'il a déjà arpenté ce sentier.

Le soleil brille, ce qui irise les libellules d'une brillance magique. Même les plumes du corbeau sont d'une luisance qui semble atténuer sa menace lugubre — quoique cet éclat doit être interprété comme l'incandescence d'une énergie surnaturelle qui met en valeur son caractère menaçant plutôt qu'elle ne le diminue. Mise à part la mastication des vaches, dans le pré derrière la haie,

seul le croassement du corbeau rompt le silence. Le promeneur voudrait percevoir d'autres sons, peut-être les notes d'une flûte ou, à la limite, le chant d'une grive émanant du feuillage, mais rien ne vient briser la monotonie. Dans l'esprit du marcheur, la voix cassante du corbeau remplit le monde. Il n'est rien dans l'univers des sons qui fasse pendant à l'irisation des libellules et au ramage du corbeau. Alors le promeneur se tourne vers sa vie intérieure à la recherche de quelque soulagement. Là, il entraperçoit une interminable succession de corridors faiblement éclairés et de chambres dans lesquelles des silhouettes de femmes se déplacent lentement comme si elles flottaient dans l'eau ou dans un espace sans gravité. Elles sont sans nom et la lumière pâle ne suffit pas à révéler leurs traits. Les connaît-il ou lui sont-elles étrangères ? Il ne saurait dire. Quoi qu'il en soit, elles ignorent son existence, et elles lui sont inaccessibles. Du reste, elles ne présentent aucune consistance, leur réalité même reste douteuse. Et elles ne produisent aucun son. De fait, cet espace intime paraît encore plus silencieux que le monde extérieur. Même les croassements de corbeau ne parviennent pas à déranger la fixité de plomb de cette scène dont le mouvement semble aussi incessant qu'inutile.

Le promeneur continue quelques minutes de brouter ce monde intérieur dont il est l'observateur, mais dans lequel il ne peut jouer aucun rôle. Puis, découragé par tant d'exclusion, il entreprend de poursuivre sa marche. Il ressent alors, comme avant, la séduction des libellules et la menace du corbeau, tandis que les vaches continuent leur mastication presque inaudible en produisant un susurrement qu'on pourrait prendre pour la respiration de la terre.

L'homme interroge un temps l'existence de ce qu'il voit et entend, jusqu'à ce qu'un filet de sang coulant de sa main droite, qui a frôlé la haie d'aubépines, lui confirme sa propre réalité.

La vue, l'ouïe, le toucher sont atteints. Maintenant seuls le goût et l'odorat demeurent intacts. Le goût du jeune homme est promptement mis à contribution lorsqu'il se jette en bouche quelques cerises sorties d'un sac de papier qu'il porte dans la poche.

Bien sûr, il peut vaguement sentir l'odeur de l'eau stagnante et celles des variétés de fleurs croissant autour de lui, en particulier la ciguë qui pousse à pleine hauteur près de la haie, mais ces senteurs surgissent vagues et indéfinies, impossibles à définir.

C'est alors qu'à son étonnement, le promeneur discerne la présence, dans la haie, à sa droite, d'un buisson de roses, pas un rosier sauvage, comme on pourrait s'y attendre, mais un massif portant des roses volumineuses d'un rouge foncé et dont la senteur le charme avant même qu'il ne les atteigne. Et quand il approche les narines d'une de ces fleurs, il constate qu'elle exale une odeur sucrée. Ce parfum enchanteur efface l'évidence empirique de tous les autres sens et occupe à cet instant la totalité de la réalité. Il lui semble que c'est là l'objet et la raison de cette déambulation.

Il est toujours dans cet état d'enivrement lorsque des notes de flûte de pan, jusque-là inaudibles, retentissent jusqu'à couvrir les croassements du corbeau, comme des signes d'allégresse confirmant la quête triomphante du jeune homme.

Pendant ce temps, les fantasmes féminins ont fondu dans la brume et se sont évaporés. Le parfum de rose les a effacés. Les libellules voltigent sans plus être harcelées par le corbeau.

L'apothéose du parfum sera cependant brève. La rose commence de se défraîchir, puis s'ouvre aussitôt en révélant un long et sombre corridor éclairé par un faible éclat cramoisi. Le jeune homme pénètre dans ce corridor en laissant derrière lui, comme s'ils n'existaient déjà plus, le canal, la haie, les libellules, le corbeau, les vaches.

Tandis qu'il descend le corridor, il se trouve une fois de plus entouré par ces espèces de spectres, ces silhouettes de femmes sans substance, comme celles qu'il a abandonnées dans l'autre monde avec le canal et tout le reste. Ces silhouettes flottantes sont manifestement inconscientes de sa présence, et il passe parmi elles comme si elles n'étaient pas plus consistantes que des ombres.

Le corridor se termine par une chambre apparemment vaste, mais la pénombre cramoisie qui l'emplit est d'une telle densité qu'il paraît impossible d'en estimer même approximativement les dimensions.

Le jeune homme pénètre dans le cœur de la noirceur, dans le cœur de la rose, et sa silhouette décroît au fur et à mesure qu'il s'éloigne, jusqu'à ce qu'il n'en subsiste rien qu'un informe point lumineux.

XYZ

Traduction : André Carpentier

Michael Bullock est né à Londres en 1918. Il vit au Canada (Vancouver) depuis 1968, alors qu'il était invité à enseigner la création littéraire à l'Université de Colombie-Britannique. Il est l'auteur d'une trentaine de livres de poésie et de fiction. Il a traduit des œuvres littéraires de l'allemand, du français et de l'italien. Plusieurs de ses textes ont été traduits dans des langues européennes et orientales, notamment le chinois, le japonais et le punjabi. Michael Bullock est aussi peintre d'inspiration expressionniste; il a exposé au Canada, aux États-Unis et en Allemagne.

Printemps de la nouvelle

Pour la quatrième année, XYZ. *La revue de la nouvelle* invite les écrivains en herbe à participer à son concours de nouvelles.

Les lauréats seront connus lors du Printemps de la nouvelle, organisé par XYZ. *La revue de la nouvelle*, en mars 1994. La date limite d'inscription est le 1^{er} février 1994.

Pour connaître les règlements, consultez le numéro 35 de la revue.

Les intéressés doivent envoyer leur texte à: Concours de nouvelles XYZ, a/s de Sylvie Bérard, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec), H2L 3Z1.